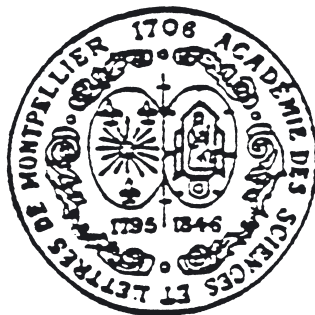


BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 39
ANNÉE 2008

ISSN 1146-7282

Séance du 21 janvier 2008

Avignon an VII le vrai-faux départ de Jean Vilar

par Roger BECRIAUX

Né du hasard et de l'opportunité, le Festival d'Avignon fut un enfant trouvé. Comme tel, il n'eut point de nom, mais un logis prestigieux : celui de neuf Papes, si on accepte les scissionnistes Robert de Genève et Pedro de Luna. Son registre d'état-civil indique simplement "Semaine d'Art", au profit des associations des sinistrés des inondations d'Avignon et de Villeneuve-les-Avignon.

Il voit la nuit le lundi 4 septembre 1947 à 21 heures et s'endort sept jours plus tard après avoir reçu dans son berceau papal "Trois créations dramatiques et deux concerts de musique ancienne".

Au programme : Shakespeare, Paul Claudel et Maurice Clavel (1).

Si le terme de "festival" ne figure pas, il est néanmoins, sur le champ, employé par la presse régionale et nationale qui célèbrent ce mariage d'un hasard relatif et d'une opportunité précaire.

Mais l'air du temps soufflait à ras de terre une brise porteuse de fortunes artistiques vers les horizons inconnus de la décentralisation. De surcroît, un "deus ex machina" veillait sur les tréteaux d'Avignon depuis l'ombrageuse solitude de sa demeure de l'Isle-sur-Sorgue à 25 km du Palais : René Char.

L'écrivain et chef de maquis, alors à l'aube de ses 40 ans, s'auréolait du prestige de sa poésie militante et de son engagement durant la guerre qui lui avait valu un témoignage du général Eisenhower (2).

Char avait remarqué un metteur en scène et acteur, Jean Vilar (3) dans un film de Jacques Prévert et Marcel Carné "Les portes de la nuit". Il désirait lui parler d'un film "Le soleil des eaux".

Il y renonça et se dirigea vers le théâtre. Il conseilla à Vilar de prendre contact à Paris avec Yvonne et Christian Zervos, éditeurs des "Cahiers d'Art", avec lesquels il préparait une exposition prestigieuse de peintures et de sculptures pour la Grande Chapelle du Palais des Papes.

"*La bonne chance*, dira plus tard Jean Vilar, *veut que tout naquit d'une rencontre avec René Char.*"

"J'ai pris le train pour le Comtat"

Aux yeux du poète, les hautes murailles du Palais, assises sur le roc, s'inscrivent parmi ces objets inanimés qui ont une âme. Mais aussi, et sans doute surtout, il est, par voisinage, amitié et politique très introduit au sein de la municipalité avignonnaise, alors dominée par le parti communiste.

Il entretient avec le maire, Georges Pons, médecin, résistant, homme courtois, féru de culture et de rugby, membre du Front National, des relations cordiales (4).

Tandis que René Char s'efface, Vilar rencontre Christian Zervos qui lui propose une soirée chez les Papes.

“*Soit, acquiesce Vilar, qui ajoute après un temps de réflexion : “ une seule”.*

Des souvenirs d'enfance s'inscrivent-ils sur l'écran muet de sa mémoire ? Agé d'une huitaine d'années, en séjour à Avignon chez un parent, il était entré dans le palais-forteresse, il avait été impressionné. Bien plus tard, devenu parisien, habitué à l'écrin de théâtres, parfois bonbonnières, l'image pouvait renaître.

De fait, il redoute la Cour d'Honneur, verrouillée dans la mémoire de l'histoire. Il raisonne surtout en technicien. Pour lui, “*ce n'est pas un théâtre. Elle a des échos et elle est en mauvais état*”. Il trouve que l'histoire y est trop présente. Mais l'idée le travaille et, rapidement, émerge.

Il prévoit, non plus une pièce, mais trois !

Et trois créations ! “La tragédie du Roi Richard II” de Shakespeare, jamais jouée en France ; “Histoire de Tobie et Sara” de Paul Claudel ; et “la terrasse de Midi” de Maurice Clavel.

Deux concerts de musique ancienne viennent en complément.

Des créations en province ? N'est-ce pas une entreprise, pour l'époque, à faire rougir de honte un artiste professionnel ?

Zervos lui-même recule devant l'obstacle. Il conseille à Vilar d'aller sonder le maire d'Avignon.

“*J'ai pris le train pour le Comtat...*” dira plus tard Jean Vilar. Il reçoit un accueil chaleureux. L'accord est vite conclu. La ville verse 300.000 francs, le Secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, donne 500.000 francs sur proposition de Jeanne Laurent, directeur des Spectacles et de la Musique ; Jean Vilar en sort 300.000 de sa poche (5).

Demain on improvise

Déjà prévue, l'exposition de peintures et sculptures se tiendra au Palais du 27 juin au 30 septembre 1947, avec la collaboration du jeune Avignonnais René Girard (6).

“*Une collection d'œuvres d'art contemporain souvent supérieure à celles des musées d'Art moderne*”, écrit Christian Zervos dans la préface du catalogue qui compte 156 œuvres et autant de noms de haute renommée : Arp, Calder, Chagall, Dufy, Ernst, Léger, Marquet, Masson, Picasso...

La “Semaine d'Art” peut se glisser dans l'écrin festivalier.

A ceci près, qu'il faut tout improviser : place aux moyens du bord sous le signe du bric et du broc !

Les pontonniers du 7^{ème} régiment du Génie, en garnison à Avignon, et la main d'œuvre locale, autour de l'architecte Georges Amoyel, se dévouèrent pour dresser le plateau, mettre la Cour à niveau et l'aménager avec des bancs, des chaises, des fauteuils en bois. Les sièges d'un cinéma, “Le Palladium”, en cours de rénovation, vinrent un temps garnir les premiers rangs. Pour l'éclairage, un bac à sel servit de rhéostat.

Ce confort spartiate survivra plusieurs années. Pour l'heure, quand le lundi 4 septembre la nuit efface le crépuscule, la Cour d'Honneur accueille "Richard II" pour trois soirées (7).

A sa suite, le Verger ou Jardin d'Urbain V reçoit pour deux représentations "Tobie et Sara" que Claudel écrit en 1938. Ainsi le Festival avait déjà son côté "cour" et son côté "jardin".

"La Terrasse de Midi" s'abrite au Théâtre municipal pour deux représentations. Les concerts de musique ancienne, sous la direction de Roger Désormière, sont réservés pour la Grande Chapelle.

Réconcilié avec les hautes murailles, Jean Vilar embellit l'avenir. Il écrit en présentant ce premier programme : "*dans les murs de ce Palais, imposant dans la nuit sa quiétude et sa force, nous pourrions pouvoir donner chaque année des spectacles capables de se mesurer, sans trop déchoir, à ces pierres et à leur histoire*".

Pourquoi Claudel dans une ville tenue par le parti communiste ?

La participation de l'auteur du "Soulier de satin" fut des plus discrètes. Claudel se borna à un simple écrit. Il ne fut jamais présent et observa un silence total (8).

Un "Comité de patronage et d'Organisation" accompagnait Vilar : une cinquantaine de personnalités respectables mais hétéroclites.

Il rassemble élus, fonctionnaires, représentants divers (Presse, tourisme, hôtellerie, commerce, industrie, viticulture...) et des personnalités comme René Char, Mme de Flandreysy-Esperandieu, le baron Le Roy de Boiseaumarié. Il est présidé par un médecin, Ferdinand Bec, notable très connu, très estimé, très au fait des affaires de la ville (9). Son secrétariat est assuré par René Favier, président des sinistrés des inondations d'Avignon et Villeneuve-les-Avignon.

L'impact national est encourageant. L'euphorie règne en toute splendeur. La jeune troupe n'y est pas étrangère. La célébrité est à sa porte : Bernard Noël, Raymond Hermantier, Michel Bouquet, Alain Cuny, Sylvia Montfort, Jeanne Moreau que Vilar appelle "la même", Jean-Pierre Joris, Jacques Vibert, sans oublier Jean Negroni, ni la plus titrée de tous, Béatrice Dussane, sociétaire de la Comédie Française.

"*Il s'agissait de faire nos classes*" écrira Jean Vilar dans ses notes. Il est satisfait. La Semaine d'Art abandonne septembre pour juillet et devient Festival pour son numéro II.

Par la suite, Le Cid, le Prince de Hombourg, Lorenzaccio, Don Juan, l'Avare, Shéhérazade... confirmeront l'élan. Au fil des ans, des comédiens aguerris se mêleront aux jeunes pousses : Gérard Philipe, Philippe Noiret, Monique Chaumette, Jean Davy, Jean Deschamps, Marthe Keller, Henry Rolland, Daniel Yvernel, Jacques Dufilho, Daniel Gelin, Maria Casarès, Daniel Sorano, Michel Galabru, mais encore Georges Wilson, Robert Hirsch, Pierre Dux, Isabelle Hupert, le mime Marceau, Catherine Samie, doyenne de la Comédie Française et même Fabrice Luchini dans le petit rôle de l'Enfant de "En attendant Godot".

Les costumes aux drapés colorés de Léon Gischia ont su animer les tréteaux.

Flottements et polémiques

Le mouvement est bien réglé. La renommée s'affirme. Mais Vilar commet (de bonne foi sans doute) un dérapage en programmant en 1948 "La mort de Danton" du dramaturge allemand Georg Büchner. Quelques nuages montent à l'horizon. La politique elle-même devient flottante.

Fin 1947 les élections municipales écartent la liste du docteur Pons. Jusqu'en 1953 – année charnière – la majorité passe de mains en mains (10).

Cette période sera balisée par la naissance et les étapes d'un conflit entre le Comité qui glisse de la bénédiction à l'organisation et Vilar qui entend conserver le droit de choisir.

Les "coupables" sont Danton, puis Pasiphaé, alors que des mouvements divers agitent la vie locale. La programmation de "La mort de Danton" soulève des réserves, souvent sévères. Mais André Malraux, alors consulté, approuve. Danton reste à l'affiche. Il n'en sera pas moins la première cible.

Le rappel de la période révolutionnaire au cœur du Palais, éveille des souvenirs douloureux et tout particulièrement le massacre en 1791 de la Glacière, une tour proche du Jardin d'Urbain V. Chez certains, l'ombre de la guillotine se plaque sur l'aile des Grands Dignitaires (11 et annexe in fine).

Vilar n'a pas cherché à provoquer, mais il a mal pesé le poids de l'histoire sur les Avignonnais qui ont grandi dans le cercle des remparts.

Shéhérazade sera la deuxième cible. L'année précédente, les Mille et une Nuits et la magie de Jules Supervielle, soutenues par la partition de Darius Milhaud, s'étaient bien intégrées au Jardin, ce carré du ciel ouvert sur la nuit au-delà des murs.

Malheureusement, en 1949, "Pasiphaé" souleva une réprobation très vive, pour une part exagérée. Le lyrisme de l'écrivain ne put effacer chez les détracteurs, les aspects jugés outranciers d'une sexualité animale. On peut s'en étonner. "Pasiphaé" est ici en deuxième année. La pièce n'est pas nouvelle. Qualifiée de "poème dramatique", elle avait été créée à Paris, en 1938, au théâtre Pigalle. Elle entrera au répertoire de la Comédie Française quatre ans après Avignon.

Cette effervescence repose sur l'actrice Germaine Montero qui, soutiendra-t-on, haussa le désir de la mère de Phèdre à un réalisme jugé hors du commun, quand les "*ardeurs insensées de l'austère pudeur les bornes sont passées*", pour reprendre les mots que Racine prête à sa fille (12).

Vaste querelle ! Faut-il rappeler que Pasiphaé appartient à la funeste famille des Atrides, condamnée à l'inceste, à l'adultère, à l'assassinat au sein de luttes inexpiables ? (13)

Le 14 juillet à 7 heures du soir...

En fait ces incidents cachent à peine la forêt où s'abrite le Comité de Patronage et d'Organisation. Marginalisé, il n'organise rien et ne participe à aucun moment au choix des spectacles. Son avis n'est pas sollicité.

Le conflit explose le 14 juillet 1953, jour de la création de “Don Juan” de Molière dans la Cour d’Honneur, à 7 heures du soir, quand Vilar offre sa démission au maire d’Avignon, Edouard Daladier. En même temps, il adresse au Président du Comité, Ferdinand Bec, sa “lettre de renoncement”. Elle est datée du 15.

“Mon cher Président, voici que va s’ouvrir “notre” septième Festival. Depuis 7 ans nous avons travaillé ensemble : cela crée une affection. Nous nous souvenons du dénuement dans lequel a commencé cette aventure. Pourtant nous avons apporté, pièce après pièce, création après création...”

1952 a vu un fait nouveau : ma joie d’être nommé à la direction du T.N.P. et de pouvoir vous apporter le concours d’une équipe cohérente, une compagnie mieux entraînée à jouer ensemble, une organisation plus rationnelle, des techniciens mieux avertis...”

Vilar souligne les avantages ainsi acquis et regrette que les aménagements de la Cour d’Honneur n’aient pu être réalisés par le Comité. Il déplore une réduction de la subvention municipale. Il conclut :

“Le Festival d’Avignon représente, dans les conjonctures présentes, un mois complet de l’activité de toute l’équipe du Théâtre National Populaire.

Vous comprendrez au fond de vous-même, mon Cher Président, la décision que je prends de renoncer dorénavant à ce grand honneur du Festival d’Avignon, et me conservez, je pense, votre amitié.

Une foi commune

Le Président Bec lui répond le 17 juillet :

“Votre lettre du 15 qui m’apporte votre décision de renoncer dorénavant au Festival d’Avignon me cause, vous en doutez bien, quelque surprise et quelques regrets..

Je me souviens, en effet, de la précarité des moyens dont nous disposions, lors de la grande aventure de ce Festival et les risques de la voir sans lendemains étaient peut-être l’une des raisons majeures qui n’ont pas peu contribué à resserrer ces liens, nés d’un travail et d’une foi commune.”

Le Président reconnaît l’apport du T.N.P., tout en regrettant “l’esprit du Festival” de la première heure et de la première équipe.

“Faut-il, mon cher Vilar, rappeler ces temps héroïques..forts d’une commune espérance..sans autre ambition que de se dévouer à la chose publique et vous témoigner ainsi la confiance et la sympathie dans laquelle il (le comité) vous tenait ?

Après avoir rappelé les aides des membres du Comité sur leurs biens personnels, l’exemplarité de l’expérience avignonnaise, les efforts concrétisés pour l’amélioration de la Cour, il reprend l’argument de Vilar sur l’appui du T.N.P.

“S’il faut convenir qu’Avignon représente un mois complet de l’activité du T.N.P., n’est-il pas sage et raisonnable d’admettre que c’est là une semence qui se prolonge bien au-delà du 25 juillet avignonnais ?... Ce mois de travail n’est pas exclusivement profitable à Avignon et celà nous paraît bien normal.”

Le Président regrette que pour diverses raisons (éloignement de Vilar retenu par des *“préoccupations absorbantes”* et, sur le plan local, une administration trop lourde) le Comité n’ait pu manifester *“son admiration aussi souvent qu’il le désirait.”*

Il conclut : *“ Pour notre part... le fait d’avoir servi modestement la grande œuvre de rénovation du théâtre français, d’avoir porté au delà des frontières le renom... d’Avignon, d’avoir contribué à l’épanouissement d’œuvres populaires, de vous avoir aidé et soutenu... dans ces moments difficiles, aura suffi à nos mérites et comblé nos ambitions.*

C’est ce dont je vous aurais parlé plus longuement s’il m’avait été possible de vous atteindre avant que ne prenne fin ce Festival 1953, septième du rang.

Croyez moi, mon Cher Vilar, cordialement vôtre.”

Le maire en appel

De l’été 1953 à l’hiver 1954, les partenaires cherchent à se neutraliser. Le Comité tente des approches extérieures en vue d’une continuation du Festival par d’autres compagnies (14).

Sur le plan local, Vilar a de valeureux partisans, dont, parmi les plus actifs, la nîmoise Elisabeth Barbier, lauréate et membre du jury Femina, animatrice un certain temps d’une compagnie avignonnaise estimable, *“le Chariot”*.

La critique nationale lui apporte généralement son soutien : *“si Jean Vilar s’en va, je trépignerai d’indignation et de regrets”* écrit Robert Kemp (15).

La partie n’est gagnée d’avance dans aucun camp. Jean Vilar écrira à Gérard Philippe : *“je t’aime bien, Gérard, et je sais que tu m’aimes bien. La tâche continue et elle continuera sans nous”*.

Comment sortir de l’impasse ? Réuni le 20 janvier, le Comité vote à l’unanimité une résolution dans laquelle il regrette la renonciation de Jean Vilar et prie le maire, Edouard Daladier, d’être son interprète auprès de lui *“pour le déterminer à retirer sa démission.”* Il demande aussi au maire *“d’insiste rauprès de Monsieur Jean Vilar”* afin d’obtenir *“avant le 15 février 1954”... 1/ un programme complet ; 2/ les conditions de travail et de collaboration...”* (16).

Sans attendre la date limite, le Comité se réunit le 4 du même mois. Le surlendemain, le président Bec demande au maire de le recevoir accompagné d’une délégation composée notamment de Georges Pons, ancien maire ; Edmond Pailheret, ancien président de Délégation spéciale ; Duplan, commerçant et Cornu, avocat, conseillers municipaux ; Georges Amoyel, architecte ; Gaston Marcy, président du Syndicat d’initiative ; et René Favier, ancien président des Sinistrés des inondations, qui assure le secrétariat.

La réponse ne tarde pas. Le 13 février, Jean Vilar répond à la démarche de la municipalité : ses critiques sont sévères.

A ses yeux le Comité est incompétent, insuffisant, indifférent, obscur dans ses rapports financiers. Si Comité il doit y avoir, estime-t-il, il ne peut prendre en charge que l’accueil. Le T.N.P. assure seul *“le fait artistique”* et *“l’aménagement financier”*.

Le Comité rétorque que le contrat avec Vilar fut toujours de bonne foi et regrette de n'avoir eu connaissance de ses griefs *“ sans que celui-ci ait jugé utile de rechercher en commun les mesures à parfaire l'organisation du Festival ”*.

De part et d'autre, les arguments sont sinon irréprochables, du moins “irra-prochables”. Georges Pons avait bien été chargé de prendre contact avec Jean Vilar qui lui répondit par un télégramme sans appel : MERCI VIVEMENT DE VOTRE LETTRE. STOP. JE MAINTIENS ABSOLUMENT MON DESIR TRAITER DIRECTEMENT AVEC MUNICIPALITE ET PRENDRE RESPONSABILITE ARTISTIQUE ET FINANCIERE TOTALE.STOP. CELA ABSOLUMENT INDISPENSABLE POUR QUE FESTIVAL TROUVE SON ASSISE.STOP.

Le 24 février, après entretien avec le maire, en présence du docteur Montagard, premier adjoint, le Comité *“dans l'interêt du Festival”* rend les armes et suspend *“tous pourparlers pour l'organisation du Festival 1954 (17)”*.

Au prestige de notre ville

La conclusion revient au Conseil municipal et plus précisément au président Edouard Daladier. En voici le texte intégral :

“Le Président Daladier, maire d'Avignon, s'est efforcé à diverses reprises de faire revenir Jean Vilar sur sa démission.

Persuadé que le Comité du Festival, qui était l'objet de vives critiques de la part de l'illustre artiste, avait eu le mérite incontestable de se dévouer à sa tâche dans les années difficiles du début du Festival, le Président Daladier s'est efforcé de rétablir des relations cordiales entre le Comité et Jean Vilar. Malgré trois longs entretiens très confiants avec Jean Vilar à son domicile personnel, il n'y est point parvenu.

Par contre, dès la première entrevue, Jean Vilar s'est déclaré prêt à revenir à Avignon à condition que l'ancien Comité ne s'occupe plus du Festival au point de vue de l'organisation des spectacles et que Jean Vilar n'ait à faire qu'au Maire d'Avignon et à la Municipalité et à leurs collaborateurs.

Le Festival recevrait, comme par le passé, une subvention de un million et demi de l'Etat et deux millions de la Municipalité.

D'autre part, la Ville constituerait un fonds d'équipement destiné à aménager une salle de Festival digne de la Cour d'Honneur du Palais des Papes : dispositif en gradins, dispositif de scène, appareillage électrique etc qui demeureront la propriété de la Ville. Une partie des recettes pourra d'ailleurs grossir chaque année le fonds d'équipement de l'année suivante.

Ces conditions ont paru raisonnables au Président Daladier, surtout lorsque l'on considère l'effort considérable que font les villes voisines. Le Festival d'Avignon a une renommée universelle. Il contribue au prestige de notre ville. Il exerce une grande action sur la Jeunesse et sert avec efficacité la culture et l'art français. Cela mérite largement quelques sacrifices d'ailleurs raisonnables.

Le Président Daladier remercie les Avignonnais et les Avignonnaises dont les très nombreuses pétitions l'ont aidé dans sa tâche.

Les représentations commenceront dans la deuxième quinzaine de juillet.”

Pas un franc à cette affaire

Confirmant le succès de ces sept premières années, cette “relance” assure l’ancrage de Vilar à Avignon. L’afflux populaire, parfois agité, fonde l’acquis et dessine l’image de marque avec ses débordements du “in” et surtout du “off”, pas foncièrement étrangère aux temps présents. La rue est devenue spectacle mouvant, instable, bariolé, multiple, pot-pourri de compagnies en quête de notoriété, de bateleurs, de saltimbanques.

Des manifestations annexes (expositions, rencontres, conférences, cinéma...) ont parachevé le paysage ⁽¹⁸⁾.

Mais l’esprit d’Avignon ne souffle pas où il veut. Volatile, confus ou revendicatif parfois, utopiste souvent, en mouvement toujours entre le possible et l’éventuel, le réel et le sentimental, il s’autoalimente au fil des ans ⁽¹⁹⁾.

Un monde vivant pour quelqu’un qui n’y croyait pas !

“Plus je réfléchis, plus je me dis qu’à la place des responsables, je n’aurais jamais, moi, accordé un seul Franc à cette affaire”, pourra dire Vilar, revisitant son passé.

Sans porter atteinte à ses mérites, notre Sétois a sans doute bénéficié du regain d’après-guerre. Pourquoi pas aussi de quelques sortilèges, pour ne pas dire diableries, dans votre propre Palais, sauf votre respect, Saints Pères du Comtat ?

Promesse d’absolution : une étincelle, divine peut-être, dans la nuit du premier lundi de septembre 1947 sous la Fenêtre de l’Indulgence d’où le Pape donnait sa benediction Urbi et Orbi.

NOTES

(1) Au total : 4.818 spectateurs. Aujourd’hui, selon le Monde du 29 juillet 2006, 134.000 billets ont été vendus sur une jauge de 152.000 places, soit un taux de fréquentation de 88%. On peut ajouter 15.000 entrées enregistrées aux manifestations gratuites : expositions, lectures, rencontres, films...

En 2007, avec plus de 850 spectacles et près de 18% de croissance, le “off” prend une ampleur sans précédent, notamment chez les étudiants. Cet essor présente des dangers : trop de salles (mediocres parfois), trop de spectacles, du meilleur au pire, pour environ 700.000 spectateurs. Sous réserve des conditions d’accueil, pas d’inconvénient grave pour Frédéric Poty qui, sur la rive gardoise du Rhône, dirige “Villeneuve en scène”.

(2) La guerre avait rejoint René Char en Alsace. Devenu, en Résistance, “capitaine Alexandre”, il poursuit le combat au sein de l’Armée secrète autour de Céreste (Alpes de Haute-Provence), à “Durance-Sud”, responsable des atterrissages et parachutages dans sept départements du Sud-Est, à la tête de 2.000 hommes. “Le nom de René Char, écrit Eisenhower, a été inscrit sur le registre du Quartier General du Corps Expéditionnaire allié pour sa conduite courageuse, sous mes ordres, pour la Libération de sa Patrie : 1944-1945”. Il meurt à Paris au Val de Grâce d’une crise cardiaque en 1988. Le Festival lui rendit hommage en 1990 et, pour le centième anniversaire de sa naissance, programma en 2007 sa pièce “Claire”, l’une de ses trois œuvres écrites pour la scène.

- (3) Jean Vilar avait reçu en 1945 pour “Meurtre dans la cathédrale” de Thomas-Stern Eliot, au Vieux Colombier, le prix du Théâtre à l’unanimité du jury. Sa notoriété naissante était ainsi confirmée.
- (4) Pas de document sur cet organisme de l’époque, sous lequel le docteur Pons avait été élu maire le 20 mai 1945. Une certitude : créé, organisé et dirigé par le parti Communiste qui sut jouer sur la dénomination. Ainsi, en Provence, parmi les journaux issus de la Libération, “Rouge Midi” était l’organe du P.C., tandis que “la Marseillaise” affichait l’étiquette “Front National”. Titre astucieux rappelant “le Petit Marseillais”, devenu interdit, un des plus importants quotidiens régionaux de France, très répandu dans les régions du grand Sud-Est.
- (5) Quelques années plus tard, Vilar observera “ *Que de millions ont coulé depuis à travers tous les Festivals ! ... Toutes ces sommes devraient rendre hommage à ces premiers 800.000 francs publics.*”
- (6) Philosophe chrétien et anthropologue, passé à l’Ecole de Chartes, René Girard a été élu à l’Académie française le 17 mars 2005 au 37^{ème} fauteuil dont Bossuet fut le deuxième titulaire. Il succéda à un autre orateur célèbre, le Père dominicain Ambroise-Marie Carré, décédé le 15 janvier 2004.
Né à Avignon en 1923, René Girard a vécu aux Etats-Unis peu après cette exposition. Il y enseigna la langue, la littérature et la civilisation françaises.
Après 1961, année de son premier ouvrage “Mensonge romantique et vérité romanesque”, il publia “La violence et le sacré” (1972), “Le bouc émissaire” (1982), “Shakespeare, les flux de l’envie”, prix Médicis essai (1990), “Celui par qui le scandale arrive”.
Il est le fils de Joseph Girard qui fut conservateur du Musée Calvet et du Palais des Papes.
- (7) Curieux rapprochements : A/ “Richard II” est représenté simultanément à Avignon par Vilar et à Edimbourg par le Old Vic Theater. Le Figaro du 5 septembre 1947 publie côte à côte ses comptes-rendus en leur donnant la même importance. B/ Sur le plan historique, Richard II devenait roi d’Angleterre au moment où le pape Grégoire XI quittait Avignon pour revenir à Rome, très exactement à 570 ans d’intervalle.
- (8) Claudel sera par la suite plusieurs fois au programme. Pour Vilar, il témoigne du monde catholique, mais aussi du peuple. Il apaise le bourgeois sans effacer le côté social : “*un anarchiste chrétien*”, disait-il.
Il disait aussi en 1949 à propos du théâtre public : “*le Pape chez Claudel n’a pas toujours raison. Et, mon Dieu, pour en revenir au théâtre du peuple, l’ouvrier non plus*”.
- (9) Ferdinand Bec a joué un rôle important dans la vie municipale avignonnaise. Il fut maire (1919-1925) et deux fois président de Délégation spéciale (octobre 1948 et mars-avril 1950).
- (10) Entre 1947 et 1953, la municipalité ondule. Le 26 octobre 1947, Paul Favier (socialiste) devient maire à la place du docteur Pons. Démissionnaire le 30 juin 1948, il est réélu le 12 juillet, mais confirme aussitôt sa démission. Interrègne d’une délégation spéciale. Nouvelle élection : le 5 décembre 1948, Henri Mazo (gaulliste) est élu maire. Nouvelle dissolution entraînant une Délégation spéciale en 1950, le 25 mars. Le 7 mai, Noël Hermitte (sans étiquette) est élu maire. Edouard Daladier prendra le poste le 4 mai 1953.
- (11) Le dimanche 16 et le lundi 17 octobre 1791, à la suite du lynchage d’un administrateur provisoire, une centaine d’hommes, femmes, enfants et vieillards, sont arrêtés, massacrés au Palais des Papes et les survivants jetés du haut de la tour de la Glacière. Ce souvenir affreux est conservé dans la mémoire collective. Il n’est pas rare d’en trouver des échos dans les bulletins de l’Académie du Vaucluse, y compris les plus récents.

- (12) Acte III, scène I
- (13) Une coquille de presse (voulue ou accidentelle ?) transformant Montero en Montoso résume les invectivas en un seul mot.
- (14) Ont été avancés les noms de Marie Bell et Jacques Charron. Jean-Louis Barrault, pressenti, était déjà engagé pour 1954 par une tournée en Amérique du Sud.
- (15) "Le Monde" du 10 octobre 1953.
- (16-17) Extraits du procès-verbal de la reunion.
- (18) Au cours des ans, des spectacles seront organisés hors Avignon, des Cévennes à la Durance, près du Lubéron ou dans les carrières de Boulbon, près de Tarascon. Le cycle d'Orgues se répandra dans plusieurs diocèses. La Chartreuse du Val de Benedictino de Villeneuve-les-Avignon deviendra partie prenante.
- (19) A ce jour, la ligne des créations contemporaines est corroborée par les tutelles locales : notamment Marie-José Roig, maire UMP d'Avignon, qui a soutenu le renouvellement pour quatre ans des deux directeurs, contre l'avis du Ministre de la Culture.

NOTE ANNEXE

Le responsable de cette tragédie fut l'un des plus virulents (sinon le plus) révolutionnaires, en guerre contre les "Papistes", partisans du maintien de l'autorité du Pape : Mathieu Jouve-Jourdan, surnommé "Jourdan Coupe-Têtes".

Le conflit opposait depuis juin 1790 Avignon, passé à la Révolution et le Comtat-Venaissain, fidèle au Pape.

Une assemblée commune, élue dans une atmosphère frénétique, vota le rattachement à la France le 18 août 1791 et leva ainsi les hésitations de la Constituante qui proclama l'annexion des Etats d'Avignon et du Comtat.

Pour autant, le conflit perdura pour atteindre son paroxysme deux mois plus tard. Le 16 octobre, un des principaux meneurs pro-français, le notaire avignonnais Lescuyer, était tué dans un attentat.

La répression fut foudroyante. Une soixantaine de personnes furent sur le champ arrêtées, aussitôt emprisonnées au Palais des Papes (alors appelé "le fort") sous le commandement du cruel Jouve-Jourdan.

Dès la nuit du 16 et le lendemain, tous les prisonniers (hommes, femmes, enfants, vieillards) furent massacrés et jetés, parfois même encore vivants, dans la fosse des latrines, devenue "Tour de la Glacière" des Vice-Légats.

Dans toute la France l'émotion fut grande.

La Constituante envoya des troupes sous l'autorité du general Choisy. Une instruction fut ouverte pour désigner des ocupables, des arrestations effectuées, des procédures engagées. Elles n'eurent aucune suite. Cinq mois plus tard, en mars 1792, l'Assemblée législative décrétait l'amnistie.

*
* *
*

Le féroce révolutionnaire laisse-t-il des descendants ?

Non, depuis la mort de Marie-Thérèse Jouve, née en 1860, décédée à Cavaillon en 1938, au terme d'une vie solitaire, mais bien remplie, en marge de la bonne société vauchusienne.

“Arrière-petits-enfants du farouche Jourdan Coupe-Têtes, les Jouve eurent toute leur vie un compte à régler vis-à-vis d’eux-mêmes, vis-à-vis des autres”, peut-on lire dans un ouvrage collectif édité en 2.000, club AZERTYUIOP (première ligne d’une machine à écrire) “Portraits de femmes en Vaucluse”, sous la signature de Sylvie Grange.

Un exemplaire de cet ouvrage peut être consulté aux Archives municipales de Cavaillon, dirigées par Mme Hélène Maignan.

Fille de Cyrille, née Tamisier et Augustin Jouve, Marie-Thérèse, décédée sans descendance, eut deux frères, l’un magistrat, l’autre banquier. Leurs parents leur avaient laissé une des plus belles fortunes de Cavaillon. Ils décidèrent de la transformer en aide sociale et culturelle.

Ultime survivante, Marie-Thérèse avait reçu une éducation soignée, au rang des filles de bonne famille. Célibataire, sans descendance, elle a laissé, écrit Sylvie Grange, “*le souvenir d’une figure austère, dotée d’un physique ingrat, élégante dans sa mise, un peu distante. Plus de soixante ans après sa mort, la légitimité du patrimoine dont elle inicia la reconnaissance, fut près d’exister à Cavaillon. Marie-Thérèse en est la première archéologue, archiviste, ethnologue, muséographe.*”

MOTS-CLES :

AVIGNON, FESTIVAL, COMEDIENS, René CHAR, René GIRARD, Christian ZERVOS, Edouard DALADIER